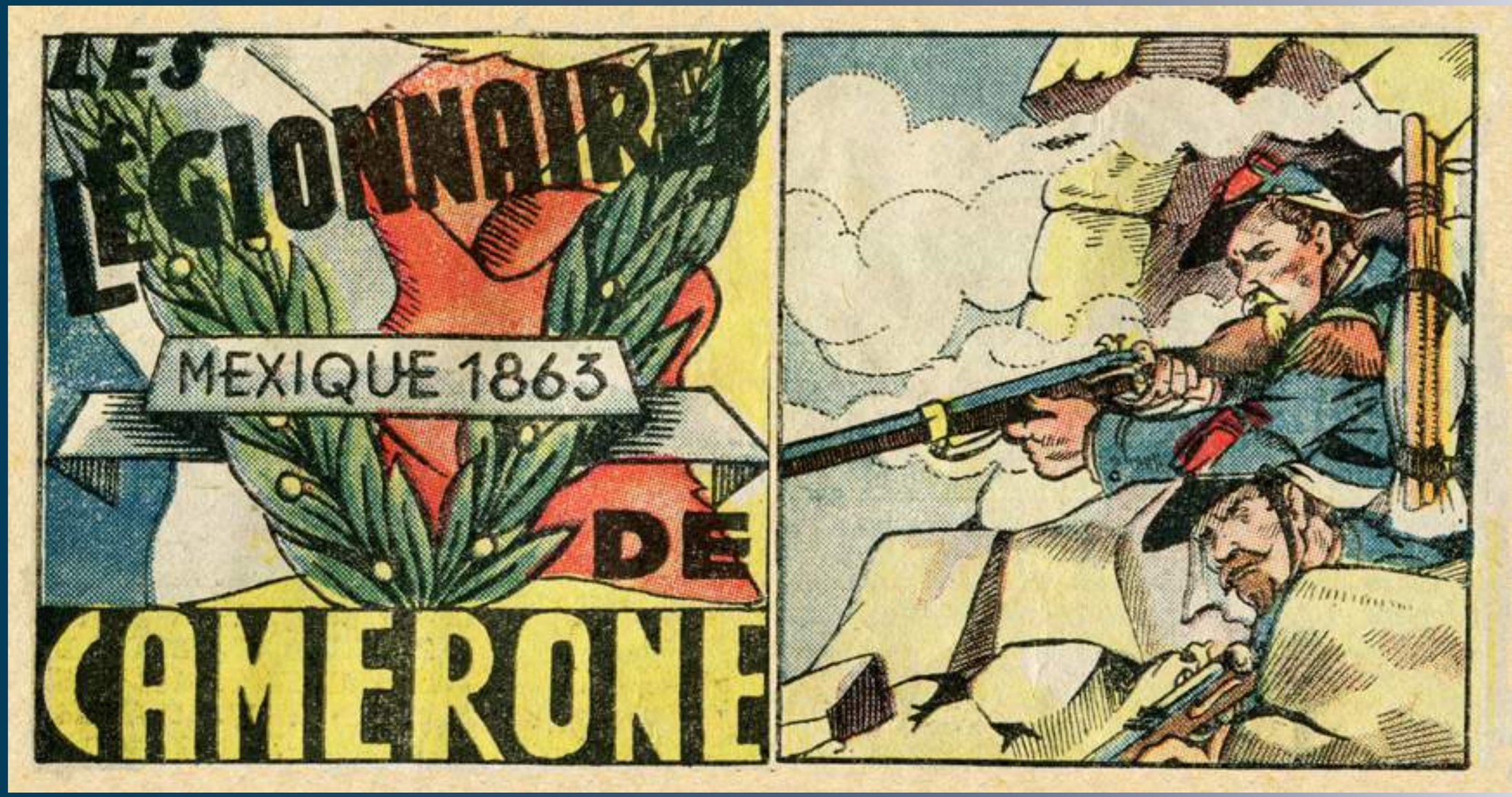
Gérard Dôle

La Bataille de Camerone



Gérard Dôle

La Bataille de Camerone

Avertissement – Le premier article proposé est tiré d'un numéro de *L'Illustration*, daté du 5 juin 1863 et signé par P. Paget. Le second récit est paru en octobre 1875 dans le *Musée des familles*, titré « Souvenir du Mexique » et sous-titré « Cameron ». Son auteur, Arthur Ballue (1835–1894), ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, quitte l'armée en 1871 avec le grade de capitaine et se lance dans le journalisme. Nous publions ce texte *in extenso* avec ses illustrations originales.

Directrice artistique et maquettiste
Solange Gambin

Conseiller historique et militaire
Alain Houf

Iconographe et documentaliste
Stéphane Vielle

Conseillère littéraire
Michèle Schiavi

AU DIRECTEUR DU JOURNAL *L'ILLUSTRATION*
Vera-Cruz, 5 juin 1863

Vous connaissez sans doute la défense héroïque que vient de faire, à la ferme de Camerone, une compagnie du régiment étranger envoyé au Mexique.

Ce régiment avait été désigné pour protéger une partie de la route de Puebla à la Vera-Cruz. Le colonel, ayant appris que le courrier expédié de Puebla serait sans doute attaqué par les guérillas qui parcouraient la campagne, envoya au-devant de lui une compagnie composée de soixante-deux hommes avec trois officiers.

Cette compagnie partit le soir de son bivouac et passa la nuit sans être inquiétée ; elle se mit en route le lendemain matin, 30 avril, lorsque sur les sept heures elle vit apparaître quelques guérillas, puis une multitude de cavaliers et de fantassins qui occupèrent les hauteurs environnantes.

Le capitaine adjudant-major Danjou, qui commandait le détachement, fit bonne contenance ; mais l'ennemi augmentant de plus en plus, il forma successivement plusieurs carrés, de manière à pouvoir se retrancher dans une ferme de Camerone, qui se trouvait à peu près à trois kilomètres de l'endroit où il avait été assailli. Arrivé à cette ferme, il se retrancha le mieux qu'il put, et là, pendant dix heures, de huit heures du matin à six heures du soir, cette troupe héroïque soutint l'attaque de deux mille hommes, tant fantassins que cavaliers. M. Danjou fut tué, vers deux heures, par une balle qui le traversa de part en part.

Le capitaine Danjou.

Attaque d’un convoi français par les guérillas mexicaines.

Le sous-lieutenant Maudet prit le commandement, quoique blessé ; il soutint le siège encore pendant quatre heures, et vit tuer à ses côtés, d'une balle au milieu du front, son collègue M.Vilain.

Le sous-lieutenant Maudet, n'ayant plus que quatre hommes valides, fut pris avec quarante hommes, dont trente-six blessés, la plupart grièvement.

Cette compagnie n'étant pas rentrée le lendemain, on alla, avec le peu d'hommes dont on pouvait disposer, à sa découverte, et on trouva, à 3 kilomètres environ de Camerone, un tambour dépouillé de ses vêtements et presque inanimé par suite de ses quatre blessures ; on le ranima par un liquide confortant, et il indiqua alors le lieu du massacre, d'où seul probablement il avait pu échapper. On trouva, en effet, à la ferme, vingt-deux morts ; le capitaine Danjou, le sous-lieutenant Vilain, le sergent-major Tonel, deux sergents complètement dépouillés; mais, en revanche, on vit étendus, autour de la ferme, quatre-vingt-seize cadavres ennemis.

Nous ne connaissons pas d'exemple d'un pareil fait d'armes.

P. Paget

Le sous-lieutenant Vilain.

CAMERON

I

Il est chez ces peuples dorés qu'a béni le soleil, un dicton fort en usage : « De six heures du matin à trois heures de l'après-midi, on ne rencontre dans les rues que des Français et des chiens ».

Nous ne rechercherons pas ici s'il est vrai que nos compatriotes dédaignent à ce point les coutumes des pays où les appellent leur humeur voyageuse ou le soin de leurs intérêts, ni si le chien — ce qu'il y a de meilleur dans l'homme — se montre aussi peu raisonnable que les riverains de la Seine, du Rhône ou de la Loire transplantés dans l'Amérique espagnole. Supposons seulement que vers la fin de juin 1863, nous nous trouvions au beau milieu de l'immense savane qui se déroule à perte de vue, entre le golfe du Mexique et les premières assises du vaste plateau d'Anahuac. Le soleil, arrivé au plus haut point de sa carrière, darde ses rayons perpendiculaires sur une terre altérée par six longs mois d'une sécheresse absolue. Partout règne un silence de mort : pas un bruissement d'insecte, pas un chant d'oiseau, pas un souffle d'air. Le Mexicain fait la sieste, l'oiseau s'est blotti au plus épais du feuillage, le reptile s'est retiré au fond du trou qui lui sert d'asile, le caïman lui-même a plongé sous la vase. Ah ! c'est qu'en vérité, nul être vivant, s'il n'y est poussé par une nécessité impérieuse, ne songera à s'exposer aux dévorantes effluves de ce sol surchauffé, aux brûlants rayons du soleil des tropiques.

Voici pourtant que des marais empestés qui font à la Veracruz sa mortelle atmosphère, débouche un cavalier. Ce n'est point un Français ! Le large sombrero en poil de vigogne, la veste en cuir jaune, ouverte sur la poitrine, le pantalon fendu sur les côtés, les gigantesques éperons, le mousqueton accroché au pommeau élevé de la selle, costume et harnachement, en un mot, nous apprennent à n'en pouvoir douter que ce hardi voyageur est Mexicain de pure race.

Pour cette fois le proverbe a menti.

Notre Mexicain s'avance au galop et, quittant par un brusque crochet ce qu'on est convenu d'appeler la grande route de Puebla, il se jette à droite, en dehors de tout chemin frayé. Il n'a point ralenti son allure. Les hautes herbes desséchées, violemment refoulées par le poitrail de son cheval, se redressent frémissantes derrière lui et reprennent leur immobilité première, comme pour effacer ses traces.

La chaleur est plus écrasante que jamais. Le ciel, tout à l'heure d'un azur implacable, a pris la teinte rougeâtre du cuivre. Bien loin, à l'horizon, de légères vapeurs s'élèvent rapidement au flanc des contreforts de la sierra Madré ; isolées d'abord, elles se réunissent, s'étendent, s'épaississent, envahissent l'horizon et obscurcissent la lumière du jour. Puis, dans l'atmosphère embrasée, passe tout à coup une violente rafale de vent qui fait onduler les hautes herbes de la savane. Enfin une lueur éblouissante déchire les nuages et, selon le mot de l'Écriture, les cataractes du ciel se sont ouvertes.

Le cavalier que nous suivons a lestement enlevé le zarapé attaché à l'arrière de sa selle. Il le jette sur ses épaules, fait passer sous son menton la courroie de cuir destinée à maintenir le sombrero, et, sans prendre plus de précautions contre l'orage, met l'éperon aux flancs de son cheval. Ni les éclairs qui l'éblouissent, ni le fracas assourdissant du tonnerre, ni les trombes d'eau qui l'assaillent, ne peuvent arrêter sa marche. Dans ces vastes solitudes où nul chemin n'est tracé, au milieu des ténèbres qui l'environnent, sans hésitation et sans crainte, il pousse toujours droit devant lui. Parfois le cheval effrayé se cabre ou glisse sur le sol détrempé ; une main de fer le contient ou le relève et le force à reprendre sa course.

Deux heures se sont ainsi écoulées sans que l'orage ait rien perdu de sa violence, sans que le Mexicain ait songé à laisser souffler sa monture épuisée.

A la morne aridité de la savane a succédé un paysage plus varié. Quelques groupes d'arbres échevelés par le vent laissent entrevoir leur silhouette à travers le rideau de pluie qui ferme l'horizon. Les pas du cheval, étouffés jusque-là par l'épais gazon, retentissent à présent sur un sol ferme et pierreux.

Soudain le mustang ploie violemment sur ses jarrets et s'arrête. Son cavalier saute à terre et, le prenant par la bride, s'engage dans un épais bosquet de bananiers, de lauriers et de citronniers. Au bout de quelques pas, notre fantastique voyageur attache sa monture à une branche et se dirige vers une case au toit de chaume à demi perdue dans le feuillage.

Tout parait hermétiquement clos. Mais, sans plus de façons, le Mexicain pousse une porte, qui ne lui offre d'ailleurs aucune résistance, et pénètre dans l'intérieur. L'obscurité serait complète si, dans un coin, près d'une image grossièrement enluminée, n'apparaissait la lueur vacillante d'une petite lampe.

— Allons ! Pancha, dit l'inconnu, assez de prières comme cela. Lève-toi et écoute-moi, car je suis pressé.

Alors une forme confuse, mais qui n'a point échappé à l'œil perçant de l'aventurier, s'agite dans l'ombre précisément au-dessous de la lampe allumée en l'honneur de Notre-Dame de Guadalupe. Une vieille femme enveloppée dans son rebozo se redresse et s'avance lentement vers son hôte inattendu.

— Ah ! seigneur Matalobos ! s'écrie-t-elle, dès que, grâce au peu de jour qui pénètre par la porte laissée ouverte, elle a reconnu son étrange visiteur. Qu'est-ce qui peut vous amener par ici, et où allez-vous d'un temps pareil ?

— Ça, la vieille, c'est mon affaire et non la tienne. Où est ton petit fils ?

Le guerillero. Dessin de Alexandre de Bar.

— Me voici, Votre Grâce.

Et à son tour un enfant de quatorze ans surgit de l'ombre.

— Bon, reprend Matalobos. Ecoute-moi bien et fais vite ce que je vais te dire. Les chevaux de l'hacienda, qui paissent ordinairement dans la savane, ont certainement fui devant l'orage et cherché refuge à dix minutes d'ici sous les mezquites. Tu les connais bien, garnement, pour les avoir montés plus d'une fois sans la permission du propriétaire. Tu choisiras le meilleur et me l'amèneras. Prends ton lasso et leste ! Au moment où l'enfant va sortir, Matalobos ajoute :

—Tu trouveras attaché près de la porte le cheval sur lequel je suis venu. Enlève-lui selle et bride, apporte-moi le tout ici ; ensuite tu emmèneras le cheval et le laisseras à la place de celui que j'attends. Si le maître de l'hacienda se plaint du troc, c'est qu'il aura mauvais goût. Du reste, en cas de réclamation de sa part, dis-lui de s'adresser à Antonio Matalobos.

Ces mots devaient renfermer quelque ironie sanglante, car un vague sourire illumina pour un instant la sombre figure de l'aventurier.

L'enfant sorti, Matalobos dit à la vieille :

— Toi, ma chère Panchita, allume un bon feu, fais-moi cuire quelques frijoles et apporte une de ces bouteilles de mezcal que tu tiens en réserve pour les grandes occasions.

Tout en jetant dans l'âtre quelques fagots de bois épineux, l'hôtesse de Matalobos lui dit :

— Est-il vrai, don Antonio, que vous êtes fâché avec ma nièce et qu'elle est à présent fiancée à Juan Perez ?

— Ta nièce est une petite sotte et toi une bavarde, Panclia. Je t'ai déjà dit que je n'étais pas d'humeur à répondre à tes questions.

La vieille connaissait sans doute bien le caractère de son hôte, car elle ne jugea pas à propos de relever cette brutale réponse.

Elle apporta près du feu une table à peine équarrie sur laquelle elle déposa une bouteille à moitié pleine et un verre, puis plaça sur les cendres un pot de terre rempli de graisse et de haricots.

Matalobos, pendant ce temps, avait accroché son zarape à l'une des poutres qui supportaient la toiture. S'asseyant ensuite sur la terre battue qui servait de plancher, il fumait silencieusement sa cigarette en exposant aux chaudes caresses du foyer ses jambes imprégnées d'eau.

De son côté, Panclia, accroupie dans l'âtre, remuait avec une cuiller de bois les frijoles noyés clans la graisse qui commençait à fondre, ou ravivait le feu avec quelques poignées de sarment.

La flamme montait vive et brillante, tantôt mettant en relief les éclatantes couleurs du zarape, tantôt éclairant le dur visage de Matalobos, tantôt enfin projetant ses lueurs sur l'informe silhouette de la vieille toujours accroupie, toujours enveloppée de son rebozo, d'où émergeaient seulement quelques mèches de cheveux gris. Et sur tout cet ensemble de formes heurtées, d'ombres et de lumières violemment opposées planait une sorte de buée produite par la vapeur d'eau qui se dégageait du zarapé ruisselant.

Mais des pas se font entendre au dehors ; c'est l'enfant qui revient avec le cheval attendu.

La vieille s'est hâtée de verser les haricots fumants sur une galette de farine de maïs et elle a posé le tout sur la table. Matalobos en a bientôt fini avec ce frugal repas. Après quoi il se verse une forte rasade de mezcal qu'il fait suivre d'un grand verre d'eau. Puis, jetant sur ses épaules son zarape encore humide, il allume une seconde cigarette et va procéder lui-même au harnachement du cheval qu'on vient de lui amener.

Panclia et son petit-fils, debout près de la porte, le regardent immobiles et silencieux.

Une fois en selle, Matalobos dit à la vieille :

— Porlirio est toujours à Huatusco avec sa guérilla ?

— Oui, don Antonio,

— Eh bien ! il faut que cette nuit même il soit prévenu de se trouver avec tout son monde après-demain matin, au plus tard, au Paso del muerto. Qu'il ne perde pas une minute. Et pour qu'il n'ait aucun doute sur l'importance du message, toi, petit, tu lui remettras cela de ma part. — Ce disant, il tendit à l'enfant une petite pièce d'argent sur laquelle on pouvait distinguer certains signes gravés avec la pointe d'un couteau. — Maintenant, vous deux, retenez bien ceci : Si Porfirio n'est pas prévenu à temps, si tout autre que lui est informé de mon passage, vous aurez de mes nouvelles. Adieu.

— *Vaya a con Dios* (allez avec Dieu) psalmodièrent ensemble Pancha et l'enfant, tandis que Matalobos s'éloignait au galop.

II

Le vent a chassé dans l'ouest les nuages chargés de pluie, le ciel est redevenu pur et les neiges éternelles du pic d'Orizaba resplendissent aux derniers rayons du soleil couchant, La route va donc devenir moins pénible pour Matalobos. Cependant, si pressé que soit le guérillero d'arriver au terme de son voyage, il lui faut se résigner à tenir son cheval au pas. Il vient en effet de s'engager sur les pentes escarpées d'une profonde barranca, et le terrain détrempé par la pluie semble à chaque instant se dérober sous les pieds de sa monture.

Tout autre que Matalobos, d'ailleurs, prendrait aisément son parti de cette promenade au milieu du paysage le plus pittoresque qui se puisse imaginer. La nuit est venue ; mais une de ces belles nuits des tropiques qu'éclairent des milliers d'étoiles ; l'atmosphère, rafraîchie par l'orage, est chargée de ces parfums étranges et pénétrants qui se dégagent du sol humide et de la végétation luxurieuse dont sont tapissés les flancs des ravins ; de toutes parts courent en chantant cent ruisseaux qui bondissent et se précipitent à l'envi dans le lit d'un torrent. Mais, ni ces parfums, ni ces harmonies, ni ce spectacle enchanteur n'ont le pouvoir d'arracher le guérillero à ses sombres préoccupations. Il s'absorbe en cette seule pensée : arriver, arriver le plus tôt possible. Dès que s'ouvre devant lui un chemin moins abrupt, une pente moins rapide, il éperonne sans pitié son cheval.

Les ravins succèdent aux ravins, les torrents aux torrents, la masse du géant de la sierra Madré, du pic d'Orizaba, se profile de plus en plus nette sur le sombre azur du ciel, quand un « qui vive ? » énergiquement accentué arrête Matalobos qui répond :

— Mexico y independancia (Mexique et indépendance).

— Avancez, riposte la sentinelle.

— Où est le général Lopez ? demande à son tour Matalobos.

— Dans le premier rancho que vous rencontrerez à votre gauche.

Le guérillero poursuit son chemin. Cinq minutes plus tard, jetant la bride de son cheval à un soldat de garde, il est introduit près du général.

— Toi ici ! s'écrie Lopez en le reconnaissant. Allons ! Il y a quelque mauvais coup à faire ; comme le chacal, tu flaires de loin ta proie. Entre nous soit dit, tu sais que je n'aime pas beaucoup ta manière... d'opérer. Déjà, plus d'une fois, tu as compromis la cause sacrée pour laquelle nous combattons, et je te préviens que j'ai reçu l'ordre de Juarès de ne plus tolérer les excès des bandes que tu as organisées et qui ne vivent que de pillage. Nous sommes des soldats, et non des bandits. Tiens-le-toi pour dit. Maintenant, parle, je t'écoute.

Matalobos accueillit d'un air impassible cette verte mercuriale et, sans que sa voix trahit la moindre émotion, il répondit :

— Vous me jugerez, général, quand vous m'aurez entendu. Je me trouvais hier à la Veracruz, au moment où venait d'arriver le paquebot de France. En flânant à droite et à gauche, j'ai appris que ce paquebot apportait quatorze millions impatiemment attendus par le quartier général français. J'ai su, en outre, que, dès le lendemain

matin, les dits millions seraient chargés sur des fourgons et mis en route immédiatement avec des voitures de munitions sous une assez faible escorte. Pour plus de certitude, je me suis rendu ce matin avant le jour à la porte de la Veracruz, afin d'être bien sûr qu'on ne m'avait pas donné de fausses indications. Il y a en tout quarante voitures et environ deux cents hommes d'escorte. Alors je suis parti à mon tour, j'ai galopé toute la journée à travers champs, j'ai crevé deux chevaux et me voici.

Le convoi, selon l'habitude, couchera cette nuit à la Tejeria ; il sera demain à la Soledad ; après-demain, vers deux heures de l'après-midi, il arrivera à Palo-Verde. Vous savez combien, sur ce point, le terrain est favorable à une attaque de notre part. Voulez-vous me prêter main-forte ?

— Mais pourquoi ne réserves-tu pas à toi et à ta guérilla cette bonne aubaine ?

— Parce que la capture est trop importante pour risquer de la laisser échapper.

— Combien as-tu d'hommes ?

— La guérilla de Porfirio et la mienne ne font guère en tout que huit cents cavaliers.

— Peste ! mais il me semble que c'est un assez beau chiffre, surtout si, comme tu viens de me l'assurer, tu n'as affaire qu'à deux cents hommes.

— C'est vrai, général ; mais les Français sont mieux armés que moi, et si Je terrain est favorable à une embuscade, il donne par contre un assez grand avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Vous savez que tout mon monde est monté.

— Aussi prudent que féroce, cet excellent Matalobos, s'exclama le général. Mais, somme toute, comme ce sont des Français qu'il s'agit d'attaquer, comme l'argent et les munitions de l'ennemi sont de bonne prise, comme enfin je n'ai rien à craindre en ce moment pour ma position de Coscomatepec, je ne repousse pas en principe l'opération que tu me proposes. Arrivons à la nature exacte du concours que tu me demandes.

A ce moment, une jeune Indienne de seize ans environ pénétra dans la pièce où conféraient Matalobos et Lopez.

— Pardon ! s'écria-t-elle, — et elle réprima avec peine un geste de répulsion en apercevant le guérillero, — pardon, général, de vous déranger, mais il se fait tard, et ma mère m'a envoyée vous demander si vous n'aviez besoin de rien avant de nous retirer.

— Dis à ta mère, Nina, d'avoir l'obligeance de me mettre un peu de linge dans mon porte-manteau, parce qu'il est probable que je partirai demain matin avant le lever du soleil. Tu nous apporteras ensuite une bouteille de mezcal et deux verres ; après quoi, je n'aurai plus qu'à te souhaiter une bonne nuit.

La jeune fille sortit sans bruit.

—Ah ! ça, Matalobos, reprit le général, es-tu tellement préoccupé de ton expédition, que tu n'aies pas reconnu Carmen ? Je vous croyais fiancés, et tu ne lui as seulement pas dit bonsoir.

— Oh ! Général, vous savez... il a bien été question de quelque chose entre nous, mais les jeunes filles, c'est si capricieux. Et puis, j'ai bien autre chose à faire qu'à penser mariage en ce moment.

— Cela te regarde, mon garçon. Revenons donc au plan que tu dois me soumettre.

—Voici, mon général : vous partez demain matin avec l'infanterie dont vous pouvez disposer pour Paso del Muerto, où vous rencontrez la cavalerie de Porfirio que j'ai fait prévenir ce tantôt. La marche est rude, mais vous aurez toute la nuit pour vous reposer. Le lendemain, nous repartons tous ensemble pour Palo-Verde. Tandis que votre infanterie va se masser sous bois, je prends les devants avec la cavalerie pour reconnaître le terrain. Les pluies ont commencé aujourd'hui même, il y aura donc pour les voitures un mauvais pas à franchir avant d'atteindre le plateau où le convoi doit camper. Et je crois bien que l'avant-garde aura formé ses faisceaux et se sera dispersée à gauche et à droite pour chercher de l'eau et du bois, alors qu'une partie des voitures seront encore embourbées dans le ravin.

Si donc les choses se passent comme je le prévois, nous tomberons à l'improviste sur le convoi et, avant même que son escorte ait pu se mettre en état de défense, nous aurons tué les conducteurs, enlevé les chevaux et dispersé les flanqueurs. Enfin, si l'avant-garde tente un retour offensif et veut nous empêcher d'emmener nos prises, alors nous appellerons à notre secours. Vous voyez, Général, que je vous fais la partie belle, que je réserve à mes hommes le rôle le plus actif et cependant je vous laisserai la moitié du butin, Je pense qu'à tout cela vous ne pouvez opposer aucune objection sérieuse,

— Ce n'est pas mal imaginé, en effet ; mais ces pauvres conducteurs que tu sacrifies si facilement dans la bagarre, oublies-tu donc qu'ils sont pour la plupart nos compatriotes ?

— Tant pis pour ceux qui tomberont. Dès l'instant qu'ils sont au service des Français, ils trahissent la patrie et ne méritent aucune pitié.

— *Caramba*, tu... Ah ! mais, Carmen, qu'as-tu donc ? comme te voilà pâle et défaite ! Ta main tremble et, pour peu, tu renversais cette bouteille sur moi.

— Rien, général ; tout au plus un reste de fièvre. Mais voici ce que vous m'aviez demandé, et je me sauve car ma mère m'attend. Que Votre Grâce passe une bonne nuit.

— Décidément, dit Lopez en s'adressant au guérillero, tu as raison de dire que les jeunes filles sont capricieuses. As-tu remarqué le trouble de Carmen ? Et quel regard elle t'a jeté. Déjà de la brouille dans le ménage, c'est un peu tôt. Mais, voyons, finissons-en. Avale ce verre de mezcal et va te reposer, car tu dois en avoir besoin. Je vais donner mes ordres pour le départ et demain, nous arrêterons définitivement les détails de notre plan d'attaque.

Quelques instants après, Matalobos, fort content de sa journée, se jetait tout habillé sur des bottes de paille de maïs, et le général Lopez dictait à un officier qu'il avait fait appeler ses instructions pour le lendemain.

Au dehors régnait un calme absolu. La sentinelle, en faction devant la porte du général, crut bien apercevoir une forme svelte et légère fuyant rapidement dans l'ombre ; mais elle n'y prêta qu'une attention médiocre, et reprit sa promenade monotone.

III

— Mon colonel, il y a là une dame qui veut absolument vous parler tout de suite.

Le colonel auquel s'adressait ce discours bondit sur le lit de camp où il faisait la sieste dans un négligé qu'excusaient suffisamment trente-huit degrés de chaleur à l'ombre. Il se frotta les yeux et regarda avec stupeur le sapeur qui se tenait à l'entrée de la tente dans l'attitude la plus militaire, la main droite à la visière du képi, le petit doigt de la main gauche collé sur la couture du pantalon.

— Une dame ! s'écria-t-il avec l'expression de la plus sincère stupéfaction.

Pour expliquer l'étonnement du colonel, que nous mettons ainsi brusquement en scène, deux mots suffiront. Nous avons profité de la nuit pour voyager, et nous sommes arrivés au Chicuite. Le Chicuite (ce qui veut dire en indien Panier) est une sorte d'entonnoir au fond duquel coulent deux rivières. Sur chacune de ces rivières, il y a un pont, et sur ces ponts passe la grande route de la Veracruz à Orizaba et Puebla. Enfin, l'un des côtés de cet entonnoir se redresse en hauteurs abruptes d'une altitude de trois cents mètres environ. La route serpente au flanc de ces collines, et les franchit par un col fort élevé au-dessus de la vallée.

C'est, on le comprend, une position militaire de premier ordre ; position d'autant plus importante à conserver pour les Français, qu'elle couvrait la ligne de ravitaillement du corps expéditionnaire opérant sous Puebla. Aussi, une redoute perchée au plus haut point des collines et gardée par une compagnie d'infanterie défendait-elle les abords du col, tandis que cinq compagnies campées dans les bas-fonds protégeaient les ponts. Ajoutons que ce lieu, l'un des plus malsains du Mexique, est absolument dépourvu d'habitation d'aucun genre ; que la ville la plus rapprochée, Cordova, en est à six lieues et que le bataillon français affecté à la garde de ce poste, où il se consumait dans un ennui mortel, n'ayant d'autre ennemi à combattre que la fièvre — ennemi terrible il est vrai — ne voyait jamais passer âme qui vive à une époque où il eût été souverainement imprudent de s'aventurer dans les terres chaudes, à moins de marcher en troupe.

Cela dit, revenons à la tente où le colonel de la légion étrangère vient d'être réveillé en sursaut par le sapeur de planton.

— Une dame ! et comment est-elle cette dame ?

À cette question, les petits yeux bleus du sapeur se plissent, sa moustache se hérisse, ses sourcils s'élèvent et s'abaissent alternativement par un mouvement rapide. A l'immobilité correcte du soldat parlant à son supérieur a succédé un léger dandinement de la partie supérieure du corps, se portant d'une hanche sur l'autre.

Le colonel, qui ne comprend rien à ce jeu muet, répète sa question avec une nuance d'impatience très marquée.

— Mon colonel, dit enfin le sapeur poussé à bout, mon colonel... elle est bien gentille.

— Ce n'est pas ce que je demande, animal. Je te demande si cette dame est à cheval, à pied, en voiture ; comment elle est vêtue, d'où elle vient, où elle va, ce qu'elle veut... Comprendras-tu enfin ?

— Mon colonel, je ne sais pas d'où elle vient, je ne sais pas où elle va, parce que je ne lui ai rien demandé de tout ça ; et elle me l'aurait dit que je n'aurais pas compris, vu qu'elle ne baragouine

que l'espagnol. Seulement elle m'a fait comme ça un tas de gestes suppliants en répétant « colonel, colonel, » et alors j'ai compris qu'elle voulait vous parler. Je ne sais pas non plus si elle est venue à cheval ou en voiture ; mais, quand elle est arrivée près de votre tente, elle était à pied... que même elle a ses pieds nus, ce qui est bien dommage, parce que... Pardon, mon colonel, elle a une jupe rouge et une grande machine bleue avec des petits points blancs qui lui couvre toute la poitrine et la tête, qu'on voit seulement des grands yeux noirs, doux, doux, et tristes, et que...

— C'est bon, triple sot ! Tu m'annonces une dame, et il s'agit d'une Indienne qui vient probablement me demander l'autorisation de vendre des fruits dans le camp. Quelque espionne encore, sans doute. Attends que je passe une tunique, et fais-la entrer, ta dame, je la recevrai de la bonne façon.

Quelques instants après, Carmen se trouvait, confuse et tremblante, en face du colonel.

— Vous avez, dit celui-ci, demandé à me parler ; voyons, que voulez-vous ? Je vous préviens d'avance que je n'autorise personne à circuler dans le camp.

— Oh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, seigneur Colonel, ils veulent me tuer mon Juan et massacrer vos soldats. Je viens vous demander de les sauver. Je vous en supplie, allez au-devant du convoi qui est parti de la Veracruz et rejoignez-le avant Palo-Verde.

— Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ? Ils veulent massacrer mes soldats ; qui, ils ? et votre Juan, qu'est-ce que c'est que ça ? Voyons, répondez simplement à mes questions. Ce Juan qui vous tient tant à cœur, qui est-ce et quel rapport a-t-il avec le convoi que j'attends ?

— Juan est mon fiancé. Il est *arriero*, et conduit l'une des voitures de munitions qui sont parties de la Veracruz avec les fourgons d'argent.

— Ah ! bon, mais qui donc vous a si bien instruite de la composition de ce convoi ?

— C'est Matalobos. Je l'ai entendu proposer au général Lopez de l'aider à enlever l'argent.

— Ah ! ah ! Lopez, je connais ce nom-là, c'est le général qui commande les forces mexicaines de Coscomatepec, n'est-ce pas ? Bien. Mais Matalobos ?

— Oh ! c'est un méchant homme. C'est le plus cruel des guérilleros de la terre chaude. Il voulait m'épouser, et, comme je lui ai préféré Juan, il s'en vengera certainement en le tuant. Je l'ai bien compris, quand il expliquait au général comment il s'y prendrait pour surprendre l'escorte.

— Où et quand avez-vous appris tout cela ?

— Cette nuit, mon père est sergent dans un des bataillons du général Lopez. Nous avons une petite maison près de la barranca de Coscomatepec, et le général s'est établi chez nous parce qu'il s'y trouve au milieu de ses troupes. C'est ma mère qui lui prépare ses repas, et alors nous allons et venons dans sa chambre sans qu'il y fasse attention. Hier soir, comme ma mère m'envoyait prendre ses ordres, je l'ai trouvé en grande conversation avec Matalobos. Pendant que je leur servais du mezcal, j'ai entendu

qu'ils se proposaient d'attaquer demain le convoi à Palo-Verde et que Matalobos, avec ses guérillas, ferait feu sur les conducteurs pour s'emparer tout de suite des voitures. Certainement ce vilain homme profitera de l'occasion pour se débarrasser de mon pauvre Juan. Alors je n'ai plus eu qu'une pensée : le sauver. Je savais qu'il y avait des Français au Chicuite ; j'ai trompé la surveillance des sentinelles et j'ai marché toute la nuit pour vous prévenir à temps.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que vous me dites la vérité ? que ce n'est pas un piège que vous me tendez ?

— Je vous jure, señor colonel, je vous jure sur Notre-Dame de Guadalupe que je ne mens pas. Gardez-moi en otage, tuez-moi si vous voulez ; mais, je vous en supplie, croyez-moi, sauvez Juan.

Et, fondant en larmes, elle se jeta aux genoux du colonel. II y avait dans le geste, dans le regard et dans la voix de Carmen tant de douleur sincère que le colonel se sentit ébranlé.

— Kauffmann, s'écria-t-il.

Le sapeur apparut à la porte de la tente.

— Dis au cuisinier de donner à boire et à manger à cotte jeune fille, puis tu prieras l'adjudant d'avertir les officiers qu'ils aient à venir immédiatement au rapport.

Et se tournant vers Carmen :

— Suivez ce soldat, mon enfant ; il vous fera donner quelques rafraîchissements dont vous devez avoir grand besoin. Je vous ferai connaître ensuite la décision que j'aurai prise.

Quand tous les officiers furent réunis en cercle près de la tente du colonel, celui-ci leur résuma sa conversation avec Carmen :

— En toute autre circonstance, ajouta-t-il, je serais moins disposé à ajouter foi aux propos d'une Indienne, si je n'avais reçu précisément une lettre du général en chef qui me prescrit d'être sur mes gardes, attendu que quelques guérillas des plateaux sont descendues en terre chaude, et que Lopez a reçu des renforts. D'autre part, la Veracruz est infestée d'espions. Il n'est donc pas surprenant que l'ennemi ait été avisé de l'arrivée de quatorze millions pour nous, et c'est là une proie bien tentante pour ces bandits.

Maintenant, que faire ? Abandonner le Chicuite est impossible ; laisser venir le convoi sous la seule escorte de deux faibles compagnies qui sont allées le chercher à la Soledad serait bien imprudent. Voici ce à quoi j'ai songé tout d'abord : À la nuit tombante, la jeune Indienne, suffisamment reposée, se rendra à la Soledad avec un billet à l'adresse du lieutenant-colonel qui y commande. Je lui prescrirai de ne pas laisser partir le convoi sans escorte suffisante. La contre-guerilla du colonel Dupin bat l'estrade dans les environs et peut être réunie en vingt-quatre heures. C'est là un retard dont on ne souffrira pas trop au quartier général et dont je vais d'ailleurs immédiatement informer le maréchal. Cela dit, que chacun de vous, messieurs, veuille bien émettre son avis en toute liberté, après quoi je déciderai, en prenant seul, comme cela doit être, la responsabilité de la résolution à laquelle nous nous serons arrêtés.

— Mon colonel, dit l'adjudant-major — vaillant officier qui avait perdu un bras en Crimée — vous paraissez avoir une

confiance entière en la bonne foi de la jeune Indienne qui est venue vous trouver, et vous supposez sans doute que, grâce à son costume, à sa nationalité et à sa connaissance du pays, elle arrivera facilement à la Soledad. Comme vous, je suis persuadé qu'on ne nous tend pas un piège, car je ne m'explique pas quel en serait le but. Comme vous encore, j'admets que votre messager a plus de chances que tout autre de faire parvenir votre billet à son adresse, mais il faut tout prévoir. Cette jeune fille peut tomber entre les mains de quelque guérilla, et, en supposant qu'on ne lui arrache pas son secret, on l'empêcherait probablement de poursuivre sa route. Alors le commandant de la Soledad, n'étant averti de rien, laisserait partir le convoi avec son escorte insuffisante... C'est un véritable désastre que nous avons à craindre.

— Vous avez raison, capitaine ; ce que vous prévoyez n'est point impossible. Mais comment y remédier ? Je ne saurais abandonner des ponts dont vous connaissez comme moi toute l'importance.

— Sans doute, mon colonel ; mais avec une compagnie à la redoute et deux aux ponts, on peut tenir quarante-huit heures, car la position est forte, à peu près impossible à tourner, et il y a des vivres ici. Permettez-moi donc de prendre le commandement de la troisième compagnie dont le capitaine vient de mourir.

Le conseil de guerre. Dessin de Vierge.

Le porte-drapeau, qui, comme moi, n'a guère l'occasion de faire son métier de soldat, remplacera le sous-lieutenant malade[1].

Nous aurons ainsi une compagnie au grand complet comme cadres sans que les autres en soient affaiblies. En partant cette nuit, j'arrive à Palo-Verde au petit jour. Là, je laisse deux heures de repos à mes hommes, puis je pousse une reconnaissance sur la route de la Soledad. La marche d'un convoi soulève, vous le savez, des colonnes de poussière qui se voient de fort loin. Si je n'aperçois rien, c'est que l'Indienne sera arrivée à bon port, et alors je n'aurai plus qu'à me retirer assez rapidement pour être déjà loin quand l'ennemi préparera son embuscade. Si, au contraire, je vois venir le convoi, je me porte au-devant de lui et l'avertis d'avoir à se tenir sur ses gardes, et enfin je lui apporte un renfort de soixante fantassins solides, ce qui n'est jamais à dédaigner.

— Tout cela est parfait, mon cher capitaine, mais dans votre généreuse ardeur vous vous oubliez vous-même. Si le convoi ne vient pas, si vous vous trouvez seul exposé aux coups d'un ennemi très supérieur en nombre... Mais à propos... Kauffmann ?

— Mon Colonel !

Et la figure réjouie du sapeur se montra hors d'une hutte en feuillage due à son industrie privée.

— Amène-moi l'Indienne.

Carmen s'avança plus timide que jamais en se voyant l'objet des regards de tous les officiers.

1 - Ces détails sont rigoureusement historiques.

— Ne craignez rien, mon enfant, dit le colonel. Je voulais seulement vous demander si vous savez de quelles forces disposent ceux qui doivent attaquer demain le convoi.

— Oh ! beaucoup, beaucoup.

— Bien, mais encore ? Voyons ! Lopez, qu'a-t-il avec lui ?

— Je ne sais pas au juste, mais il y a des soldats tout le long de la barranca.

— C'est de l'infanterie ?

— Oui, señor colonel.

— Et Matalobos ?

— Matalobos, il me semble lui avoir entendu dire qu'il amènerait six ou huit cents chevaux. Je ne me rappelle pas bien.

— Merci, mon enfant. Eh bien ! vous voyez, capitaine !

— Je vois, mon colonel, qu'il est plus indispensable que jamais de ne pas laisser tomber nos camarades dans cet affreux guet-apens, de ne pas laisser ces bandits s'emparer de notre argent et de nos munitions. Plus le danger est grand, plus c'est un devoir impérieux pour nous de tout tenter. D'ailleurs, je vous le répète, avant que l'infanterie de Lopez soit en mesure d'intervenir, ou j'aurai rejoint le convoi sur la route de la Soledad, ou je serai déjà en pleine retraite. Quant à la cavalerie, je la redoute peu.

— Vous êtes un brave cœur, capitaine, et je me rends à vos raisons ; il est certain que nous devons faire en cette circonstance le possible et l'impossible. Mais, je vous en prie, de la prudence, car je vous avoue qu'il y a là un inconnu qui m'effraye.

Quant à vous, messieurs, donnez les ordres nécessaires pour que chacun fasse bonne garde.

Pour moi, je vais rédiger le billet que l'Indienne doit porter à la Soledad, et je la ferai escorter jusqu'à notre poste de Paso del macho. Après cela... après cela, messieurs, nous n'aurons plus qu'à demeurer fidèles à cette vieille devise qui sera toujours nôtre : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

IV

Palo-Verde est un plateau brûlé, dénudé, qu'entourent de tous côtés des bois épais, et que traverse la route de la Vera-Cruz à Orizaba. Situé à égale distance de la Soledad et de Paso del macho, il marque la halte obligée que doivent faire les convois venant de la mer et se dirigeant vers l'intérieur. Il est en effet impossible aux voitures lourdement chargées de franchir dix lieues en une seule étape, et comme, d'autre part, on ne rencontre d'eau qu'à Palo-Verde, force est bien de s'arrêter sur ce point, si détestable qu'il soit au point de vue militaire. C'est là que, vers six heures du matin, nous retrouvons la compagnie partie du Chicuite la veille au soir, conformément aux résolutions arrêtées par le colonel de la légion étrangère. Les soldats viennent de faire le café. Sur l'ordre des officiers, les sacs ont été rapidement rechargés, et la compagnie est prévenue que, dans une demi-heure, elle dirigera une reconnaissance sur le route de la Soledad. En attendant, les hommes, les uns assis, les autres couchés derrière les faisceaux, fument et causent avec une parfaite insouciance. Rien n'indique en effet la proximité de l'ennemi. Les corvées qui sont allées en armes chercher de l'eau sous bois, n'ont point été inquiétées. On n'a rien vu, et si réellement les guerilleros songent à une attaque, ce sera pour plus tard ; sans doute, elles sont encore loin, et c'est seulement entre midi et deux heures qu'il faut s'attendre à les voir déboucher sur le plateau.

C'est du moins ce qu'explique le capitaine à ses officiers, et il ajoute, toujours fidèle au plan qu'il a conçu la veille : Mais à midi nous aurons rejoint le convoi, ou nous aurons battu en retraite assez loin sur la route de Paso del macho pour n'avoir rien à craindre de l'infanterie de Lopez.

Hélas ! comme un sanglant démenti à ces illusions, un coup de feu retentit, et l'une des sentinelles se replie en criant aux armes. Peut-être n'est-ce qu'une alerte insignifiante, car une dizaine de cavaliers seulement se montrent à l'extrémité du plateau sur laquelle débouche la route de la Soledad.

Tel n'est point l'avis du commandant de la compagnie ; il a comme un pressentiment de la vérité, et ne peut retenir cette exclamation significative : Je ne les attendais pas si tôt.

Promptement il forme sa petite troupe en colonne, et reprenant son impassibilité habituelle :

— Nous allons voir, dit-il ce que cela signifie.

Lorsque la compagnie n'est plus qu'à deux cents mètres environ des cavaliers, ceux-ci déchargent leurs mousquetons et se replient sous bois.

— Personne de touché ?

— Non, capitaine.

Au pas de course pour franchir le défilé ! Les hommes s'élancent. Il leur faut d'abord traverser un ravin rendu fangeux par les pluies de la veille, puis gravir, dans un chemin encaissé, une côte assez rapide.

Mais au sommet de la hauteur apparaissent trois cents cavaliers rangés en bataille, tandis que des taillis qui bordent la route part un feu nourri qui met plusieurs Français hors de combat.

Pousser plus loin dans cette direction serait donner tête baissée dans un véritable coupe-gorge. Au lieu d'une simple avant-garde, c'est le gros des forces de Matalobos que l'on a devant soi.

Le capitaine l'a bien compris. Faisant enlever ses blessés sous le feu, il donne l'ordre de battre en retraite et ne s'arrête qu'au milieu du plateau. Là, du moins, pense-t-il, l'ennemi sera obligé de sortir du bois pour venir le chercher.

C'est, en effet, ce qui a lieu. Les guerilleros, qui avaient mis pied à terre pour mieux se dérober dans les taillis, apparaissent, tirant leurs chevaux par la bride. Ils se remettent en selle et avancent lentement en bon ordre.

La compagnie française, qui s'est formée en carré avec un sang-froid admirable, peut maintenant compter le nombre de ses adversaires. Quatre cents cavaliers environ s'avancent du côté de la Soledad. Et, ce qui est plus grave, le même nombre environ se montre par la route de Paso del macho.

Soixante fantassins sont cernés par huit cents cavaliers ! Ceux-ci, en outre, ont adopté une tactique des plus dangereuses. Se tenant prudemment hors de portée des feux de mousqueterie, ils se sont déployés sur les quatre côtés du plateau. Puis, par une manœuvre rapide de chacun de ces groupes, quelques Mexicains s'avancent au galop, lâchent leur coup de mousqueton lorsqu'ils sont à bonne distance, font volte-face, et s'enfuient à toute bride. C'est un tourbillon incessant. Au milieu de la fumée, de la poussière soulevée par les chevaux, il est bien difficile aux Français de donner un but certain à leurs coups. Quant à l'ennemi, si irrégulier que soit forcément son tir, il atteint parfois la cible vivante sur laquelle il dirige un feu convergent. Déjà sept des nôtres sont tombés. Nos forces s'affaiblissent, alors que l'ennemi peut à chaque instant recevoir du renfort.

La situation n'est donc plus tenable ; il faut prendre un parti.

A une lieue environ de Palo-Verde, sur la route de Paso del macho, on rencontre une ferme abandonnée, connue dans le pays sous le nom de Cameron. Il s'agit d'y parvenir, car, derrière ses murs, on trouvera du moins un abri momentané !

La compagnie, toujours formée en carré, se met en marche. Tandis que la face qui se trouve en tête s'ouvre le chemin par des décharges répétées, quelques hommes seulement, sur les autres faces, reçoivent à coups de fusil les cavaliers qui se montrent le plus menaçant. Quand enfin l'ennemi devient trop pressant, le carré s'arrête, se couvre de feux pendant un instant, puis reprend sa marche — marche pénible s'il en fut, car on tient à honneur de ne pas abandonner les blessés. Généreusement les officiers ont fait le sacrifice de leurs cantines de vivres et d'effets. Sur les mulets déchargés,

on a mis ceux des blessés qui peuvent se tenir à cheval. Mais il en est d'autres qu'il faut de toute nécessité porter. Or, pour chaque blessé, on immobilise deux combattants, et il n'en reste plus que quarante de valides.

Mais les officiers se multiplient ; ils relèvent les défaillances prêtes à se produire ; ils encouragent leurs soldats de la parole et de l'exemple.

Depuis deux heures, les Français soutiennent cette lutte inégale, lorsqu'ils arrivent enfin en vue de Cameron.

Quelle angoisse en ce moment ! si l'ennemi allait se douter de leur projet ; s'il allait les prévenir, faire mettre pied à terre à une centaine de cavaliers et occuper la ferme !

Cameron. Dessin de Vierge.

Il n'en est rien. Quelques pelotons qui tiraillaient en avant du carré s'éloignent au galop pour aller se ranger en bataille au-dessus d'un petit ravin que franchit la route environ cinq cents mètres plus loin. Evidemment, les Mexicains sont persuadés que les Français veulent aller chercher un refuge à Paso del macho, bien qu'ils en soient encore à plus de trois lieues ; évidemment ils ne songent qu'à leur barrer la route et à profiter de toutes les difficultés du terrain pour ralentir leur marche et les retenir sous leur feu.

La compagnie vient d'arriver à hauteur de Cameron, dont les murs protégent déjà son flanc gauche. Brièvement les officiers ont expliqué à chacun ce qu'il doit faire.

Soudain les hommes se précipitent à leur gauche, parcourant en un instant les trente mètres environ qui les séparent de la ferme ; puis, se collant contre la muraille, ils font face à l'ennemi, qui, surpris d'abord par cette manœuvre inattendue, accourt en poussant des cris furieux.

Par la porte étroite, on ne peut guère passer qu'un à un, et il faut tout d'abord s'occuper des blessés. A mesure que les soldats pénètrent dans l'intérieur des bâtiments, le nombre des défenseurs

du dehors diminue. Les Mexicains, enhardis, se sont approchés. Un instant vient où ils sont là réunis plus de cinq cents, n'ayant plus devant eux que quatre hommes : un tambour, qui, après s'être débarrassé de sa caisse, a ramassé le fusil d'un blessé, et les trois officiers, qui, faisant eux-mêmes le coup de feu, considèrent comme un devoir d'entrer les derniers dans la ferme. Ces quatre combattants se sont, il est vrai, mis à l'abri derrière les deux mulets, allégés au préalable de leur précieux fardeau. Bientôt les deux pauvres bêtes tombent percées de vingt balles. Heureusement que déjà, par quelques meurtrières improvisées, brillent les fusils des Français. Les Mexicains s'éloignent en saluant d'une dernière décharge l'héroïque petite phalange qui s'était dévouée pour le salut commun. Le lieutenant et le tambour tombent mortellement frappés.

A Cameron, comme dans toutes les fermes mexicaines, les bâtiments, et surtout les cours, occupent une large surface de terrain. Ce sera donc une rude tâche pour une troupe qui en est réduite à trente-cinq combattants que de garder toutes les issues.

Les munitions sont plus d'à moitié consommées. Les soldats, harassés par leur marche en plein soleil, enfiévrés par l'ardeur du combat, n'ont pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

Que faire ? que devenir ?

Tandis que ses hommes barricadent de leur mieux portes et fenêtres, ou, à l'aide de leurs baïonnettes, percent quelques créneaux dans les murs, le capitaine a réuni ses sous-officiers. Tirant sa montre, il leur dit :

— Messieurs, il est onze heures du matin ; le convoi ne sera pas à Palo-Verde avant deux heures de l'après-midi ; donc nous n'avons aucun espoir d'être secourus avant trois heures d'ici. Si enfin le convoi n'est pas parti de la Soledad, nous sommes perdus ; car, pour aujourd'hui, du moins, nous ne devons attendre aucun renfort venant du Chicuite. Je sais que je m'adresse à des gens de cœur, c'est pourquoi j'ai cru ne devoir rien vous cacher de la vérité.

« Maintenant, je vous demande un serment : vous allez me jurer de mourir tous jusqu'au dernier, plutôt que de vous rendre. Le hasard joue un grand rôle à la guerre, et il n'est jamais de situation entièrement désespérée tant qu'on a les armes à la main. Rappelez-vous d'ailleurs qu'aussi longtemps que nous tiendrons ici, nous éloignerons du convoi une grande partie des forces de l'ennemi. C'est là notre devoir impérieux ; c'est là la mission qui nous a été confiée, et nulle considération, nulle hypothèse, si vraisemblable qu'elle soit, ne peuvent nous autoriser à cesser la lutte tant qu'il y aura un homme debout. Est-ce bien compris ?

— Oui, mon capitaine !

— Vous jurez que, si je venais à être tué, si le sous-lieutenant succombait aussi, de prendre successivement le commandement par rang d'ancienneté et de refuser de vous rendre, quelques conditions que l'on vous fasse.

— Nous le jurons !

— C'est bien, mes amis ; une poignée de main, et que chacun se rende à son poste. Les Mexicains nous laissent tranquilles pour

le moment, mais il est trop évident qu'ils préparent une attaque en règle.

Le capitaine fit porter tous les blessés dans la pièce la mieux abritée, leur distribuant, à défaut d'autre secours, de bonnes paroles et des exhortations. Se hissant ensuite au-dessus d'un mur, il examina le terrain tout autour de la ferme.

Les derniers défenseurs. Dessin de Vierge.

L'ennemi s'était retiré hors de portée ; on apercevait seulement un cordon de vedettes à cheval observant de loin Cameron et ses environs et gardant toutes les routes. Une heure s'écoula ainsi. Déjà les Français, toujours prompts à l'illusion, se croyaient définitivement en sûreté et pensaient en être quittes pour un jeûne forcé de vingt-quatre heures, quand un homme placé en faction dans la grande cour de la ferme tomba frappé d'une balle, en même temps que retentissaient plusieurs coups de feu.

Ce qui paraissait d'abord un phénomène inexplicable s'expliqua bientôt. Bien que située hors des bois, la ferme était entourée de toutes parts d'arbres épais, touffus, assez élevés pour que, de leurs moyennes branches, la vue plongeât facilement dans les cours. Les tirailleurs mexicains s'étaient blottis sur ces arbres ; c'est de là, qu'à peine visibles pour les Français, ils tiraient à leur aise sur quiconque se montrait à découvert. Les sentinelles placées aux créneaux se trouvaient bien défilées des coups directs de l'ennemi par le mur derrière lequel elles veillaient, mais elles restaient en prise aux feux de flanc et de revers partis des arbres dominant la ferme de tous côtés.

Chaque soldat dut alors faire demi-tour pour répondre à la fusillade des guerilleros, et l'on eut le spectacle singulier de deux lignes françaises se faisant face et paraissant tirer l'une sur l'autre.

Si original que fût ce coup d'œil, le capitaine n'entendit pas jouer plus longtemps une partie aussi inégale. Protégés par les branches, cachés par le feuillage, les Mexicains étaient à peine visibles, tandis que les Français combattaient maintenant entièrement à découvert.

Ordre fut donné à tout le monde de rentrer dans les bâtiments intérieurs.

Au moment où le capitaine traversait la cour et ramenait ses derniers tirailleurs, on l'entendit murmurer faiblement : « Ma mère ! ma mère ! » Et il tomba la face contre terre. Quand on le releva, il était mort : une balle lui avait brisé les reins.

Le sous-lieutenant prit le commandement des vingt hommes qui restaient — car ils n'étaient plus que vingt ! — et se disposa à organiser une résistance désespérée.

On l'appela pour lui signaler quelque chose d'extraordinaire qui se passait au dehors. Un énorme amas de branches et d'herbes sèches, fortement serrées au moyen de lassos, roulait lentement vers la ferme. Poussée par les Mexicains, qu'elle dérobait à la fois aux regards et aux coups des Français, la fascine monstre avançait toujours, sans qu'il fût possible de l'arrêter, et bientôt elle vint s'appuyer près de l'entrée, sous un large auvent formé par les poutres saillantes de la toiture.

Alors on entendit une voix qui criait :

— Rendez-vous !

Une effroyable bordée de huées, de sifflets et d'injures répondit à cette insolente sommation.

Mais à ces bruits discordants succéda une longue clameur de stupeur et d'effroi. La fascine avait pris feu, enveloppant les combattants d'un épais nuage de fumée. Léchant les murs, s'élevant de plus en plus, la flamme avait gagné l'auvent, et la toiture tout entière devenait la proie de l'incendie.

Il y avait vraiment de quoi faire défaillir les courages les plus éprouvés. Tout autour de soi un ennemi féroce ; au-dessus, les poutres enflammées, les tuiles brûlantes, menaçant d'écraser sous leur poids les vaillants défenseurs de Cameron.

— Souvenez-vous de votre serment, s'écria le sous-lieutenant, le visage pâle, mais le regard étincelant d'une indomptable énergie. Le capitaine mort ne peut plus vous en relever, et moi je le renouvelle en son nom. Rangez-vous tous le long de ce mur ; faites-vous aussi minces que possible et attendez.

Ce furent quelques instants d'une horrible angoisse. On étouffait au milieu de cette fumée âcre et aveuglante, dans cette atmosphère embrasée, et la mort, une mort horrible, apparaissait à tous comme l'infaillible et prochain dénouement de ce drame.

Enfin une grande lueur brilla ; un dernier craquement se fit entendre, et le toit s'effondra avec fracas, couvrant les Français de scories enflammées, de cendres brûlantes. En même temps retentissaient des cris désespérés, des hurlements de douleur. C'étaient les pauvres blessés renfermés dans la pièce voisine.

Puis un silence de mort pesa quelques minutes sur cette scène de deuil.

Une voix cependant se fit entendre au dehors :

— Je demande à parler au commandant français.

— Parlez, monsieur, répondit le sous-lieutenant, je vous entends parfaitement d'ici.

— Eh bien, commandant, je suis envoyé par le général Lopez. Il vous invite à ne pas prolonger plus longtemps une inutile effusion

de sang ; il sait votre petit nombre. Il vient d'arriver avec deux mille fantassins ; il y aurait donc folie de votre part à lutter contre des forces tellement supérieures aux vôtres. Touché de votre courage, il m'a chargé de vous offrir les conditions les plus honorables. Vous pouvez vous fier à sa parole ; il est, vous le savez sans doute, général de l'armée régulière et ne tolérerait pas qu'on manquât aux égards dus à des braves tels que vous.

— Vous direz, monsieur, à votre général, que je le remercie de l'hommage rendu par lui au courage des soldats français ; vous ajouterez qu'en fait de conditions acceptables en face de l'ennemi, je n'en connais qu'une, se faire tuer jusqu'au dernier. Prévenez-le bien de ne plus m'envoyer de parlementaires, car je ferai impitoyablement tirer sur quiconque s'approchera de la ferme.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées qu'une grêle de balles tomba dans l'étroite pièce où s'étaient réunis les derniers défenseurs de Cameron. Ceux-ci, en effet, depuis la chute de la toiture, n'étaient pas plus en sûreté dans l'habitation qu'ils ne l'avaient été dans les cours, et les guerilleros perchés sur leurs arbres pouvaient à peu près impunément recommencer leur meurtrière fusillade.

La manœuvre que nous avons indiquée plus haut fut renouvelée par les Français, et, pendant près d'une demi-heure, le feu fut entretenu, de part et d'autre, avec une extrême vivacité.

Peu à peu il se ralentit du côté des Français ; on voyait les soldats encore valides se pencher sur leurs camarades morts ou blessés, et vider en toute hâte leurs gibernes. Cette suprême ressource fut bien vite épuisée. Le plus ancien des sergents de la compagnie, s'approchant du sous-lieutenant, qui, excellent tireur, avait délogé plus d'un Mexicain de son poste aérien, lui dit :

— Mon lieutenant, il n'y a plus de cartouches.

— C'est bien, répondit celui-ci froidement. Et, vidant ses poches, il donna au sergent une dizaine de cartouches qui lui restaient à lui-même.

— Distribuez ces munitions, ajouta-t-il, on en fera usage seulement quand l'assaut commencera. Et il ne tardera pas. Ecoutez !

On entendait en effet des coups violents retentir de deux côtés à la fois sur les murs. Dès qu'avait diminué le feu des défenseurs de la ferme, les Mexicains, armés de pics et de pioches, s'étaient glissés au pied des murailles, qu'ils avaient entamées avec leurs outils. Ensuite, une cinquantaine d'entre eux, balançant dans leurs bras un énorme tronc d'arbre auquel ils imprimaient une oscillation de plus en plus rapide, le lancèrent enfin, comme un bélier, dans les flancs de la maison.

Un hurrah retentissant s'éleva des rangs de l'ennemi, qui se précipita en foule vers l'ouverture pratiquée dans la muraille. La tête de colonne, accueillie à bout portant par une décharge meurtrière, pressée dans un étroit espace par l'élan désespéré des Français qui chargeaient à la baïonnette, se rejeta brusquement en arrière, entraînant dans sa retraite la masse des assaillants. Et avant que les Mexicains fussent revenus de leur étonnement, les Français s'étaient de nouveau mis à l'abri derrière les pans de mur qui pouvaient encore les protéger. — Abri bien insuffisant, car, tandis que l'ennemi repoussé ouvrait sur la brèche un feu furieux,

tandis que les balles ricochaient de tous les côtés, la terrible fusillade partie des arbres continuait toujours.

Ils n'étaient plus que cinq, le sous-lieutenant et quatre hommes, quand le mur qui se trouvait derrière eux s'écroula à son tour.

En un instant ils furent enveloppés, percés de coups de baïonnette ou fusillés à bout portant. La lutte était terminée ; il ne restait plus un Français debout.

ÉPILOGUE.

Le général Lopez accourut au galop. Quand il eut fait le tour de cet étroit champ de bataille, quand il eut vu ces murs calcinés et souillés de sang et contemplé les cadavres accumulés, il devint plus pâle peut-être que ceux qui râlaient à ses pieds.

— Eh bien, Matalobos, dit-il au guerillero qui le suivait, voilà de la belle besogne, n'est-ce pas ? J'ai quatre-vingts hommes hors de combat ; toi, de ton côté, tu en as une quarantaine, et tout cela pour ce beau trophée : une ferme incendiée et une dizaine de prisonniers à demi morts.

— Ne comptez-vous pour rien d'avoir anéanti une compagnie française ?

— Et toi, ne comptes-tu pour rien cent vingt des nôtres tombés sous les coups de l'ennemi. A faire longtemps la guerre de cette façon, l'armée mexicaine serait bientôt réduite à néant. Et ce convoi qui devait être à Palo-Verde à deux heures au plus tard, pourrais-tu me dire ce qu'il est devenu ? Pourquoi m'as-tu trompé ? ou comment t'es-tu trompé toi-même ?

— Je ne m'étais pas trompé, et je vous avais dit vrai ; seulement, nous avons été trahis.

— Trahis ! et par qui ?

— Par Carmen.

— Par Carmen ! Qu'est-ce que cela signifie ? comment le sais-tu ? où est cette jeune fille ? Je veux la voir, lui parler.

— Inutile, général. Elle ne vous en dirait pas plus qu'elle n'en a voulu dire aux éclaireurs que j'avais eu l'heureuse inspiration d'envoyer, dès la pointe du jour, du côté de la Soledad, pas plus qu'elle n'en a dit à moi-même. Si pourtant vous tenez à la voir, cela vous sera facile : vous la trouverez, à un kilomètre d'ici, pendue à la branche d'un arbre mort.

— Misérable ! et de quel droit ?...

— Du droit général qu'a toute troupe armée de punir un traître, et, encore une fois, Carmen nous a trahis. Mes hommes l'ont surprise se cachant dans les broussailles à leur approche. Étonnés de son trouble et de ses allures, ils me l'ont amenée, et je n'ai rien pu tirer d'elle, si ce n'est, comme je le supposais, qu'elle venait de la Soledad. Ce qu'elle allait faire au milieu des Français si loin de chez elle, il est trop facile de le deviner. Elle nous avait entendus l'autre nuit, elle a voulu prévenir l'ennemi de nos projets.

— Mais dans quel but ?

— Eh ! ne savez-vous pas qu'elle était fiancée à cet autre traître de Juan qui venait de la Vera-Cruz avec le convoi. Elle avait craint qu'il ne lui arrivât malheur dans la bagarre, et alors...

— Je ne sais si ce que tu me dis est vrai, mais, tiens ! tu me fais horreur. Tâche de ne pas te trouver trop souvent sur mon chemin, et surtout me viens plus me demander de combattre près de toi. Nous autres soldats ne devons avoir rien de commun avec des bandits de ton espèce, Adieu, j'emmène les prisonniers.

Dès que Matalobos se vit seul avec ses guérillas, il rassembla son monde.

— Le convoi, dit-il, nous a échappé ; ce sera pour une autre fois. A défaut des millions attendus, contentons-nous donc de piastres. Vite ! que l'on fouille et que l'on dépouille les morts.

Alors commença la hideuse curée. Sur l'ordre de Matalobos, tous les Français gradés, depuis le dernier caporal jusqu'au capitaine, furent entièrement mis nus et symétriquement rangés sur les talus d'un fossé longeant la route (historique !). Cette sinistre besogne achevée, les guérillas s'enfuirent au galop, cédant la place aux immondes vautours noirs qui attendaient leur tour.

Le plus profond silence régnait sur ces lieux si bruyants tout à l'heure et le théâtre de tant d'atrocités, quand un homme, un soldat français, se leva du milieu des morts.

Couvert de sang, chancelant, comme ivre, soutenant de sa main gauche sa main droite brisée, il s'enfonça dans la broussaille, se glissant d'arbre en arbre, marchant parallèlement à la route dans la direction de Paso del macho.

Cet homme était le tambour tombé le matin devant la ferme au moment où il allait en franchir la porte. Une balle lui avait traversé la main ; une autre, lui labourant le crâne, l'avait renversé sans connaissance. Quand il était revenu à lui, la ferme brûlait, s'effondrait, et Lopez se préparait à l'assaut. Comprenant qu'il y allait de sa vie de ne pas dire un mot, de ne pas faire un geste, il était resté spectateur muet de la douloureuse agonie de ses camarades. Un peu plus tard, quand la main brutale des guérilleros l'avait à moitié dépouillé de ses vêtements, quand il avait été rejeté à terre sanglant et mutilé, il avait eu la force de retenir son souffle, de ne pas pousser un cri. Maintenant, il se traînait épuisé par la perte de son sang, dévoré par la fièvre, mais soutenu par cette idée : rejoindre son régiment et crier vengeance.

La route était longue encore, pourrait-il arriver au but ?

0 bonheur ! il lui semble entendre le clairon. Ce n'est pas un rêve ; c'est bien la fanfare de la légion étrangère dont les notes aiguës arrivent jusqu'à lui.

On vient : déjà il perçoit distinctement le bruit sourd que fait une troupe en marche.

Il fait un dernier effort, pousse un cri suprême et tombe sans connaissance.

Mais on l'a entendu ; on accourt, il est sauvé. Tourmenté par une insurmontable inquiétude, le colonel de la légion étrangère avait pendant la nuit expédié une estaffette au général commandant à Orizaba, et réclamé en termes pressants l'envoi immédiat d'un bataillon. Le général avait fait droit à cette requête, mais le bataillon demandé n'avait pu arriver que tard au Chicuite, et le colonel, obligé lui-même d'attendre ce renfort avant d'abandonner ses positions, n'avait pu se mettre en route que dans l'après-midi. Si rapidement qu'il eut marché, ils arrivaient trop tard.

Il ne lui restait plus qu'un triste devoir à remplir : enterrer les morts et leur rendre un dernier hommage.

Quant au convoi, prévenu à temps du danger qui le menaçait, il avait attendu vingt-quatre heures à la Soledad que la contre-guérilla Dupin fût rassemblée et pût renforcer son escorte.

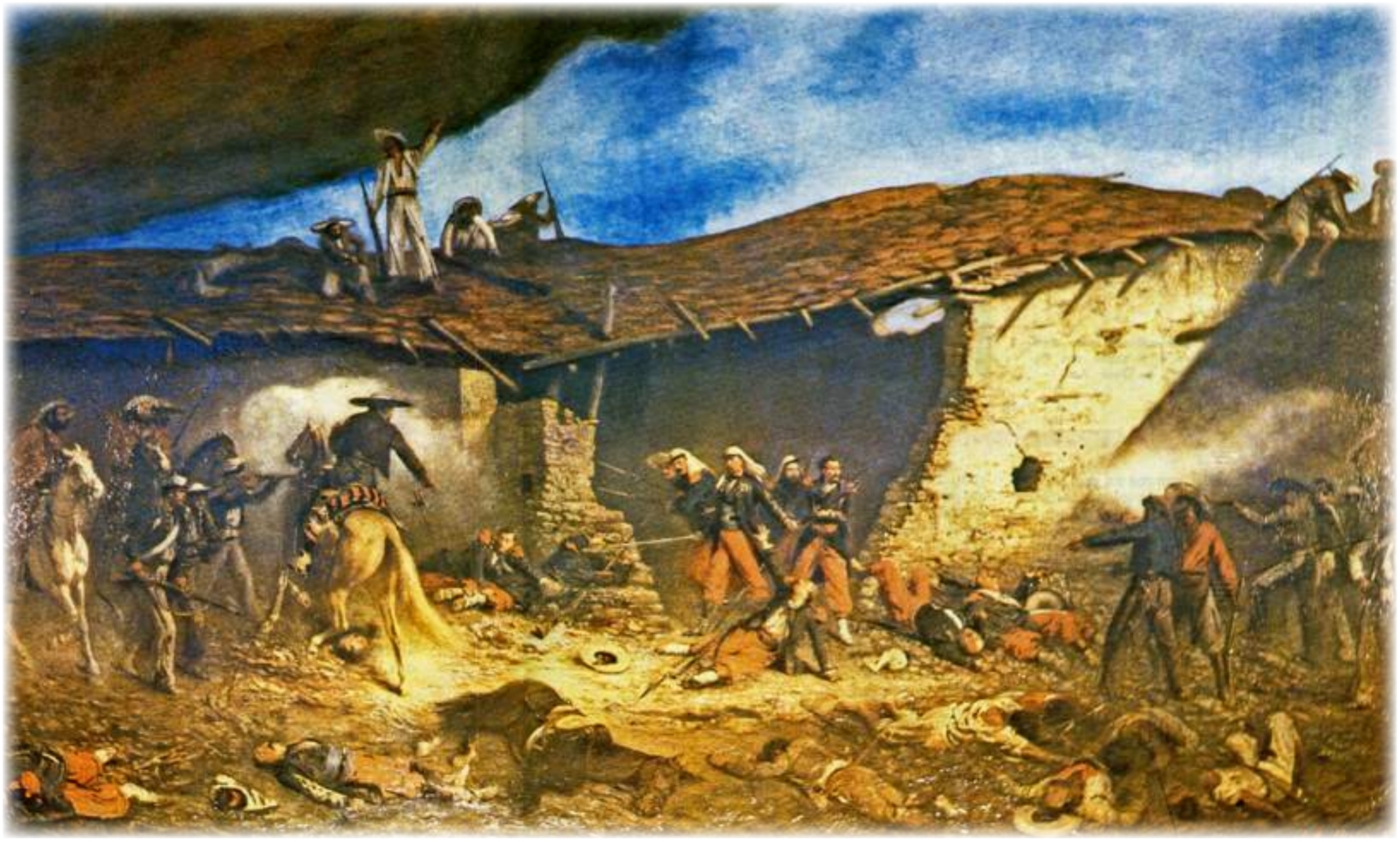
Qui sait pourtant ce qu'il fût advenu si ce convoi était parti au jour dit, s'il était arrivé sur le champ de bataille quand les défenseurs de Cameron résistaient encore !

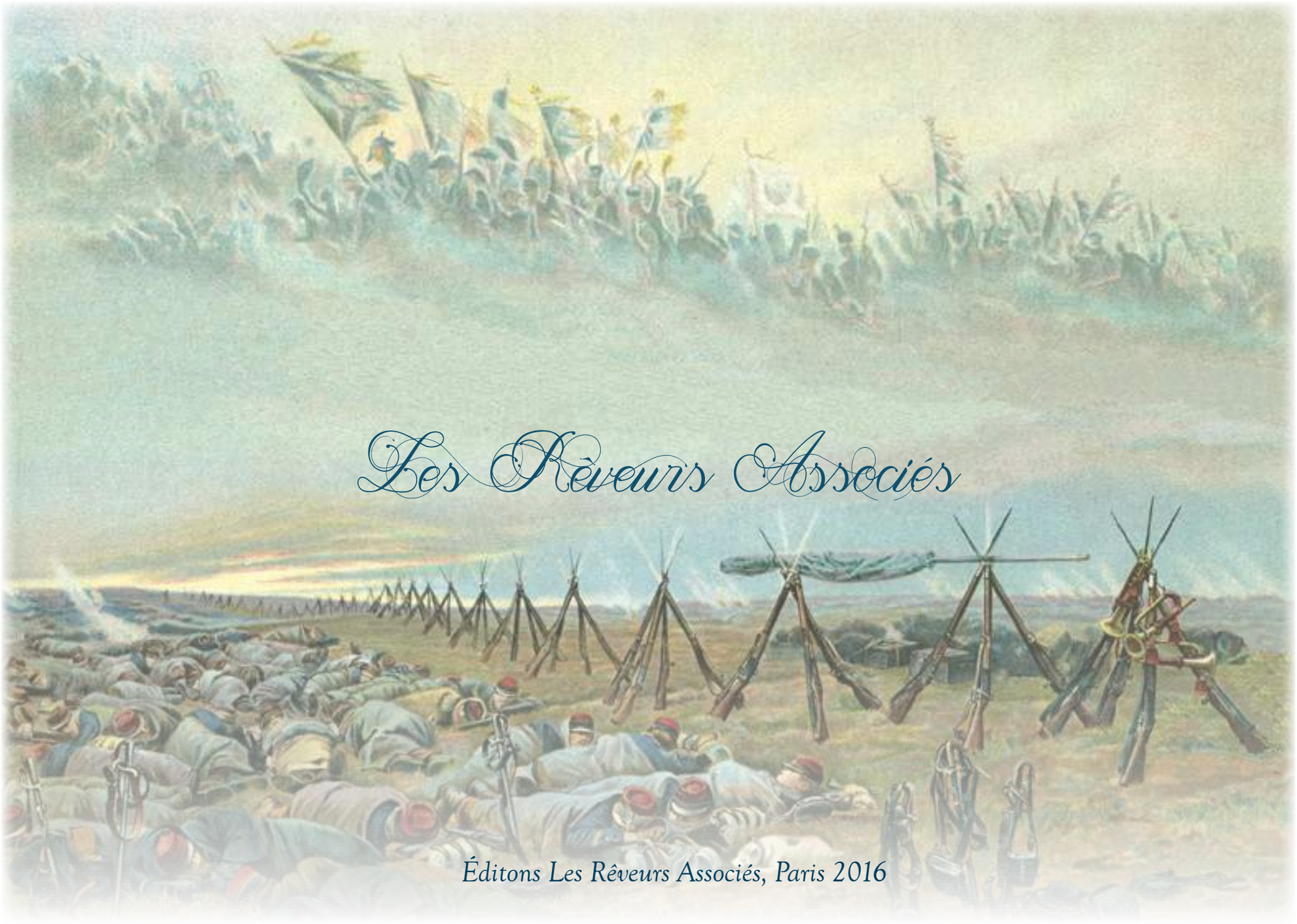
Un dernier mot : Nous venons de raconter un des épisodes les plus glorieux et les moins connus de notre histoire militaire. Nous n'avons que très-peu — et seulement dans les limites où cela était indispensable pour cette revue — mêlé la fiction à la réalité. Nous avons vu Cameron le lendemain du combat ; nous avons entendu l'émouvant récit du tambour, nous avons recueilli les principaux détails de cette sinistre journée de la bouche même des prisonniers qui nous furent rendus moins d'un mois après par le général Lopez. En rappelant ici le souvenir d'un pareil fait d'armes, qui peut servir d'enseignement et d'exemple, nous nous serions fait un scrupule de ne pas rester simplement vrai dans la partie purement militaire de notre récit.

A. BALLUE.

Un sergent-major du régiment étranger, décoré de la médaille du Mexique.

La Bataille de Camerone





Les Rêveurs Associés

Éditons Les Rêveurs Associés, Paris 2016